

LE RESPECT

Bernard FORTHOMME

Le *respect* ! Lorsqu'on entend ce mot, nous avons tous une idée de ce que cela signifie : respect du silence, des pelouses, respect de la vie, respect du corps, et ainsi de suite. C'est un large champ sémantique qui nous obligera, ce soir, à préciser un peu le terme. Et nous verrons pourquoi finalement on nous demande de respecter le silence, de respecter les pelouses : ce n'est pas un hasard si l'on a choisi ce mot. Cela suppose aussi que nous ayons un regard plus précis sur ce vocable de *respect*.

Dès l'abord, je vous propose un court vagabondage à travers l'*étymologie* du mot ; bien sûr l'*étymologie* ne dit pas la signification exacte d'un terme parce qu'un mot n'a de sens que dans un contexte précis mais, néanmoins, l'*étymologie* donne des indications, donne l'atmosphère du vocable. Pour commencer, c'est un terme qui vient du latin ; et s'il a pris une forme française, il est également utilisé en Allemand, en Anglais, etc... La source nous apparaît donc comme un terme latin qui fait appel à la notion de « regard ». Le terme *respect* vient de *respicere* qui veut dire notamment *regarder*. Ce qui évoque d'ailleurs notre usage du mot « considération ». Considérer quelqu'un peut signifier le *respecter*. Nous regardons quelqu'un et nous sommes *sidéré* ; on apprécie alors ce que l'on regarde, on le désire comme une *étoile*. Le mot de *respicere* révèle ainsi son importance d'autant plus qu'il est associé, dans son histoire, à un autre terme, le mot « répit » car, en fait, les deux mots sont très proches au niveau de l'*étymologie*. La racine latine est commune : le *respect* est aussi une forme de répit, d'arrêt par rapport à une souffrance ; le répit c'est un *délai* qui donne du temps face à une échéance.

Dans notre société, chacun le sait, on n'a pas le temps ; nous sommes dans une société prestataire, une société de la vitesse, où l'on ne laisse pas aux gens le temps de s'exprimer : « Tais-toi, tu ne parles pas assez vite, tu bégayes, tu n'as pas l'art du langage... » Cela perturbe l'expression mais rend également les écoutes difficiles. On ne peut pas être *écoutant* si on ne donne pas du temps à la personne qui vient se plaindre, et par là, on ne peut écouter si l'on ne manifeste pas de respect à l'égard de l'impétrant. Ainsi le respect est une forme de répit par rapport à la plainte formulée, sorte de refuge offert dans l'oreille attentive, mais aussi du côté de l'*écoutant* qui prend ainsi une forme de distance face au malheur. Respect et patience se conjuguent dans l'exercice du temps. Mais avant d'approfondir cela, permettez-moi de vagabonder encore un peu dans le mot.

Le terme « respect » est aussi lié à l'idée de spectacle, *spectacula*, à l'idée de sang-froid par rapport à ce qui nous apparaît comme un spectacle ou un spectre inquiétant, car effectivement, les *écoutants* sont souvent aux prises avec des regards au-delà de la vision sensible, tandis que l'*écoute* réclame souvent beaucoup de sang-froid. Dans l'idée de « respect », il y a donc l'idée de « vision » qui met en valeur, qui fait *apparaître* ; probablement que le respect, c'est aussi ce qui met *en relief*, ce qui donne du goût à celui que l'on rencontre. Certes, tout regard porté sur quelqu'un ou quelque chose..., tout regard est ambigu ; le mot *espion*, a d'ailleurs une racine liée au verbe latin *respicere*, *regarder* avec un

certain discernement . Il faut aussi que le véritable respect porte un jugement, même si ce n'est pas une condamnation ; on ne respecte pas n'importe qui ou n'importe quoi. Parfois, il faut surmonter la nausée, le dégoût premier.

Voilà un premier survol du champ sémantique ; ce n'est évidemment pas suffisant pour rentrer dans l'idée de respect. Elle implique aussi une pré-compréhension de l'être humain. Dans l'histoire de la pensée occidentale, le premier penseur ayant traité du *respect* de manière rigoureuse, c'est le philosophe Emmanuel Kant, au XVIII^e siècle. Il a développé une pensée critique du respect dans sa philosophie morale. Une telle pensée du respect suppose une anthropologie préalable à sa détermination théologique, avant l'assertion du type : « je respecte l'autre parce qu'il est une créature de Dieu », etc... On se trouve dans un autre univers, dans l'univers de la philosophie des lumières du XVIII^e siècle dont Kant a été certainement un des plus illustres représentants.

La notion de respect joue chez lui un rôle fondamental: c'est la moralité même de l'acte parce que, pour lui, un acte n'est pas absolument moral tant que l'acte est basé essentiellement sur des motivations qui sont, finalement, liées à des inclinations partisans. Par exemple, la sympathie : si vous respectez quelqu'un parce que vous avez de la sympathie à son égard, c'est sans doute une réaction positive, mais pour Kant, ce n'est pas un acte moral dans sa pureté. Si vous respectez quelqu'un parce qu'il a une position importante, une fonction sociale remarquable ou qu'il vous impressionne, très bien, mais cela relève de la motivation ou des inclinations ; ce n'est pas encore ce qui définit l'acte moral. Le respect, pour Kant, c'est ce qui se passe, à partir du moment où j'ai une relation à quelqu'un, *non pas comme moyen, mais comme fin*. Il s'agit alors de prendre la personne comme fin et non pas comme moyen, c'est-à-dire comme assujetti ou objet de la manipulation d'une volonté. Qu'importe si la personne est méritante, si elle est admirable, si j'ai de la sympathie, si elle a de la position, ou... de la sous-position, car il y a aussi des attachements morbides !

Au regard du philosophe, le respect suppose donc que l'on se rapporte à la personne comme fin et non comme moyen ; en tout hypothèse, que cette fin s'impose à moi comme un *impératif catégorique*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que cette fin, c'est la loi morale ; autrement dit, je ne respecte pas d'abord quelqu'un parce qu'il a des qualités, parce qu'il est de bonne naissance, qu'il dispose de moyens certifiés, ou parce qu'il me plaît, mais parce qu'il représente pour moi, au regard de ma conscience, l'humanité elle-même. Au fond, ce n'est pas parce qu'il a des qualités particulières que je le considère comme une fin en soi, mais seulement parce que, en lui, dans cet individu, fait face l'humanité entière. Donc, un acte vraiment moral implique le dépassement des affects, de l'intérêt propre. *Le respect, c'est prendre quelqu'un pour fin non comme moyen, parce que cette fin, c'est l'humanité elle-même, universelle, mais incarnée dans cette personne.*

Cela peut paraître un paradoxe parce que, le plus souvent, lorsqu'on éprouve du respect, il semble qu'il se rattache à la singularité qui m'agrée — selon mes références —, ce qui favorise la tendance à relier le respect à la stature qui en impose, aux manières nobles, à l'éloquence persuasive, à l'affectivité, à la sensibilité, à la sympathie. Or chacun sait, lorsqu'on accueille les malades ou les souffrants à écouter, que cela ne doit pas être basé sur la sympathie ou une trop grande personnalisation de la personne ; peu importe, à la limite, comment ils s'appellent, quel est leur métier : *l'essentiel est leur souffrance humaine*. Non d'abord parce que c'est douloureux, intolérable ou émouvant, mais parce que cela affecte tels et tels êtres humains. À travers eux, c'est l'humanité qui souffre et m'interpelle, éveille mon attention et l'humanité sise en moi : c'est la fin absolue. Il n'y a rien d'autre qui puisse les

justifier ou qui puisse finalement essayer d'éclairer subjectivement ou soutenir objectivement ce respect : je les respecte parce que c'est la loi morale, parce ce qu'en elle se configure l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur. Ce n'est plus seulement le « tu ne tueras point » de l'ancien Testament, une loi préservative, mais une injonction et une *opération positives*.

Prenons ici un peu de recul. Au XVIII^e siècle, après les turbulences des guerres de religion des siècles passés, on essaye de développer un discours universaliste, car se fait alors sentir le besoin de sortir d'une méthode de pensée antérieure. Il semblait nécessaire que cet impératif du respect soit quelque chose d'acceptable pour tout homme dans la société, en dehors des différences confessionnelles ou des préférences individuelles, singulièrement envahissantes dans une société délitée. Le respect manifeste en effet quelque chose de rationnel et d'universel, alors qu'on pense volontiers que c'est d'abord un sentiment affectif. Certes, on peut se dire aussi que c'est un sentiment, mais un sentiment particulier.

Aujourd'hui, nous pouvons toujours aborder la question du respect en nous basant d'abord sur une *anthropologie* ; il ne faut pas faire trop vite de la théologie et de la spiritualité. On ne comprend pas le *respect*, si on ne comprend pas d'abord que l'homme est mortel et faillible. Il est contingent et cette contingence est une nouveauté ; dans l'homme il y a une contingence, mais pas seulement. L'homme est une antinomie ou un paradoxe, en tout cas une déchirure, un drame entre la misère et la gloire. Or c'est par cela même que nous sommes purement contingent, fini et mortel — suivant la volonté qui nous crée —, tout autant qu'appelé à ressaisir notre passé, nos déterminations et nos motivations les plus contraignantes comme des possibilités de notre libre volonté (devenant ainsi responsable de toute notre existence) — suivant la volonté qui nous ordonne —, que la réalité du *respect* va pouvoir intervenir.

En pratique, car c'est là ce qui nous préoccupe, le respect est d'abord une expérience très difficile à atténuer : on peut arrondir les angles, mais nous nous éprouvons inspiré par cette force qui est au fond de notre comportement. D'un côté nous sommes déterminés par la naissance empirique, le caractère factuel qui nous porte, et d'un autre côté, nous aspirons au bonheur parfait : bonheur qui n'est pas simplement lorsqu'on jouit, quand on passe une bonne journée, mais ce qui s'éprouve lorsqu'on a l'impression *d'accomplir sa vie*. Y compris lorsque cet accomplissement excède la visée du bonheur total, lorsqu'il s'agit pour nous, quelques fois, *de refuser de fuir le malheur* (ce qui est bien différent d'un attrait héroïque ou morbide pour la perte ou l'auto-destruction), car nous nous sentons appelés à poser un acte qui met en danger notre vie, parfois sans aucun espoir de récompense ni immanente ni ultérieure : et cela se passe en puissance dès que nous aimons notre patrie, notre cité ou un être singulier, Dieu lui-même avant tout.

Par ailleurs, comme cet accomplissement de la vie n'est jamais possible totalement, l'idée de bonheur, c'est ce qui anticipe notre accomplissement. Nous sommes heureux de ce que nous pouvons faire, mais aussi de ce qui nous est *promis* ; il y a une dimension future de l'accomplissement. Ainsi donc, l'homme est pris entre son caractère fini et cette idée de bonheur futur. Cela recoupe le paradoxe pascalien : l'homme est finalement tendu entre le fini et l'infini. Or le *respect*, c'est précisément ce qui apparaît comme la puissance capable d'opérer la synthèse entre ces deux extrêmes. Nous découvrons ainsi la nature synthétique du respect. Le *respect*, c'est ce qui essaie de maintenir ensemble deux forces hétérogènes.

Certes, l'amour excède le respect en ce sens qu'il dépasse l'équilibre synthétique pour mettre en cause, dans son exercice même, la finalité naturelle du bonheur illimité, car il recèle en lui la force infinie de critiquer la nécessité du bonheur (psychologique) au profit d'un acte supérieur — la charité qui supporte tout (y compris le malheur) et excuse tout (y compris la trahison), qui voit plus que la foi et surpasse l'espérance dès à présent !

Le respect en reste à la périphérie de l'amour. Non parce qu'il serait moins digne ou moins courageux, mais parce que c'est sa nature de respect d'en rester à la lisière de l'amour, ce qui facilite d'ailleurs nombre de relations humaines. Enfin, en tant qu'il implique un jugement de valeur, le respect fait passer la connaissance de l'objet (sa potentialité universelle) avant la liberté de l'acte amoureux qui se porte directement vers le singulier, même s'il n'est pas digne de respect, et peut-être même justement parce qu'il est indigne, celui qui réclame l'attention amoureuse ou charitable avec d'autant plus d'urgence ! Il est vrai que l'amour ne se distingue pas uniquement du respect par sa différence d'objet ou dans sa manière de s'y rapporter, mais dès la source même du mouvement amoureux quel qu'il soit, filial ou non.

Quoi qu'il en soit, lorsque vous respectez quelqu'un, vous respectez simultanément sa contingence, sa fragilité, sa misère, et sa qualité d'enfant de Dieu qui le nécessite. Certes, l'aspiration à l'accomplissement nous ne pouvons que l'anticiper dans une succession de limitations qui renaissent sans cesse et qui créent, à la fois, le bonheur et la tristesse, car je suis animé par une aspiration plus grande ; autrement, cette tristesse ne serait ni aussi consciente ni aussi douloureuse. Cette tristesse rampante en chacun trahit donc, dans une certaine mesure, une grande aspiration humaine sans cesse à ressaisir. Évidemment, les termes que j'ai employés demandent un approfondissement, mais je vous donne simplement un aperçu anthropologique sur l'opération du *respect* comme milieu favorable où s'échangent la misère et la grandeur de notre aspiration. Cela suppose que le *respect* participe des deux éléments qu'il synthétise, c'est-à-dire que le respect soit à la fois quelque chose en connivence avec le sensible, avec le naturel ou l'*affect*, et donc avec le *sentiment* de respect, malgré ce qu'en préjuge Kant, et pas seulement avec la loi morale universelle. Certes, l'idée d'accomplissement prend de l'avance et donc du recul et donc du jugement. Il y a toujours un élément de discernement, irréductible à la fusion sentimentale : contrairement à l'amour qui peut l'être (par sa clairvoyance supérieure, les yeux fermés), *le respect n'est pas aveugle*.

Il demeure que survient l'élément affectif et même parfois *esthétique* au sens de la beauté (il peut y avoir une admiration pour une personne respectable, comme pour la souffrance même qui le tourmente, au sens élégiaque). Le respect implique également une forme de *générosité*. Être généreux vous fait « engendrer » ; un avare n'engendre pas ; il est stérile ! Or dans l'idée de générosité, il y a une forme de naissance ou de re-naissance. Ainsi quand vous respectez quelqu'un, vous engendrez : vous aidez à la naissance. Cet élément de générosité est un vecteur important du respect. Mais c'est un vecteur antérieur à la force du respect. Nous trouvons également un autre vecteur sous le nom d'éros ; le désir érotique s'inscrit, lui aussi, entre le sensible et le sens. Respecter, c'est garder la vie et la *re-garder*, la recommencer de manière plus signifiante. On ne peut donc pas éliminer l'aspect « attirance » dans le respect ;, mais l'attirance n'est pas simplement liée à la sensibilité, à l'affect ou à la sympathie psychologique. Je n'avais aucun faible pour mon institutrice ; j'aimais ce qu'elle me transmettait respectueusement. Je me sentais pris par la connaissance, sa manière délicate de me la communiquer.

Cette dimension médiatrice du *respect* qui nous met en contact avec quelqu'un et ce qu'il y a de plus abrupt ou de plus énigmatique dans autrui, dans sa souffrance, dans ses manières de l'articuler, de trahir ses aspirations qui l'excèdent ! La souffrance, c'est aussi ce que l'on apprend dans le contact. Non seulement à formuler au-delà des silences incultes ou signes de l'indicible, mais parce que certains aspects de la souffrance, voire l'essentiel d'une souffrance, peuvent rester un chiffre inaccessible tant qu'elle ne s'est pas dévoilée à elle-même dans le contact respectueux ! Vos *appelants* apprennent leur souffrance en vous demandant de les écouter, et parfois, ils la perfectionnent, l'aggravent en en parlant. Faire parler la souffrance, on le sait, est ambigu : tantôt nuisible, tantôt source d'élucidation, de mieux-être !

Donc, cette idée de *respect comme médiation est fondamentale*, avec ses deux aspects. Mais, il y a une précision à souligner. Dans la personne, il n'y a pas que la tension entre sa finitude et son aspiration illimitée. Il y a dans la personne une manifestation honorable ; *l'honneur, dans une certaine mesure, c'est la gloire de la personne*, c'est-à-dire, la dimension *sociale* du respect. Donc, il faut entendre *respect* non pas seulement comme dimension *morale* ou alors, il faut tenir compte, dans cette réalité morale, de la dimension *sociale* du respect. Ne pas *respecter* est connoté par *déshonorer*. Voyez Bernanos : sa colère et son envie de remettre au cœur de l'anthropologie le respect et l'honneur de l'homme. Pour lui, l'Europe s'est *déshonorée* pendant la guerre d'Espagne, et c'est cela qui l'a fait changer de parti et d'option politique !

L'honneur de l'homme, c'est la dimension sociale du respect avec laquelle nous devons compter dans la qualité de notre écoute. Nous avons souvent, au téléphone, des gens qui vivent dans un contexte où ils se sentent déshonorés (y compris lorsque leur déchéance les oblige à vivre dans des quartiers déclassés ou qu'ils jugent tels), et ils nous renvoient ce déshonneur. Par contre, dans le respect, il y a une forme de *fraternité* au sens où le mot « fraternité » est employé dans la *Déclaration des Droits de l'homme* de 1948. Après la guerre mondiale, les massacres, etc..., le respect universel est à propager ; c'est un travail non seulement national mais universel et là, on rejoint Kant. Effectivement, quand on regarde qui a rédigé ce texte, on sent bien que c'est la philosophie des lumières qui reste à l'œuvre, celle qui inspire des gens comme René Cassin, et d'autres. Ainsi, le respect, c'est aussi un produit de l'Histoire. Il y a une dimension morale abstraite, mais également sociale et historique ; c'est aussi le produit de toute une évolution. L'histoire de l'homme est tissée de déshonneur, d'irrespect poussé à un tel point qu'on a été obligé, précisément, de le prendre en considération de manière nouvelle, proche de l'utopie de la *paix perpétuelle*. Pourquoi est-ce que le siècle des lumières au XVIII^e siècle insiste tant sur le respect de l'homme universel ? N'est-ce pas aussi, pour une part, à cause du souvenir cruel des guerres de religion du XVI^e siècle et des antagonismes politico-religieux qui ont déchiré l'Europe entre les catholiques et les protestants ?

Qu'est-ce que c'est que ces gens qui parlent de charité depuis plus d'un millénaire, et qui sont incapables de se respecter ! Nous, nous sommes contre le verbiage religieux, nous sommes des anthropologues. Nous récusons la rhétorique confessionnelle qui permet et qui même oblige la destruction des Chrétiens différents. On n'a pas inventé la philosophie du respect sans tenir compte, du moins implicitement, d'un irrespect massif lié à l'idéologie de la vérité confessionnelle, voire de la charité ! C'est sur ce terroir odieux que les philosophes ont dit : « nous avons une mission au-delà des religions, c'est une pensée universelle ». Il est vrai que la philosophie universaliste et humaniste, pas plus que l'athéisme virulent, le néopaganisme ou l'indifférentisme apparent, n'ont pas pu empêcher les grands massacres des

guerres mondiales du XX^e siècle. Il fallait toute de même faire quelque chose et on a promulgué la Déclaration universelle des droits de l'homme prolongeant la Déclaration des droits du citoyen de la Révolution.

Néanmoins, il ne faut pas se focaliser exagérément sur l'époque moderne ou contemporaine. Le *respect* peut avoir un enracinement politique même au Moyen-Age ; celui-ci n'est pas simplement un temps où tout le monde est croyant, et où l'on se suffit des valeurs affichées de la Foi. La Déclaration universelle des droits de l'homme et la Déclaration du citoyen à la Révolution supposent aussi la *Magna Carta*, la *Grande Charte* qui a été définie en 1215, en Angleterre. Les barons ont imposé à Jean, Roi d'Angleterre, un minimum de valeurs respectées dans l'Eglise, dans la société civile avec l'assurance quant aux droits fondamentaux, ce qu'on a appelé l'*habeas corpus* dans le droit anglo-saxon ; ce qui a influé lors de la fondation de l'ONU, car les puissances anglo-saxonnes étaient les puissances dominantes dans le monde ; ce sont elles qui définissaient en priorité ce que c'est le *respect*, les choses à respecter. Sans doute, 1215, cela semble bien ancien ! Mais aussi c'est la date du concile de Latran IV qui oblige tous les Chrétiens à accéder, non seulement au Corps (sacramentel du Christ, au moins une fois l'An), mais aussi à confesser personnellement ses fautes, c'est-à-dire de développer une conscience responsable, personnelle. Avant d'accéder au Corps singulier ou commun, il faut d'abord faire un retour sur soi, être une liberté assumée. C'est exactement à ce moment-là que la dignité du sujet essaye de se dégager d'une atmosphère sacrale pour prendre une conscience plus aiguë de l'accès personnel au Corps du Christ. Parallèlement, en Angleterre, c'est exactement la même année que la *Grande Charte* arrachait au Roi les droits fondamentaux de la grande Charte. Même si elle a été vite abolie, c'est la base plus ou moins utopique sur laquelle toutes les revendications se feront pour éviter les abus de pouvoir politique ou judiciaire.

Qu'en est-il pour nous aujourd'hui ? Nous sommes pris entre deux feux : d'une part la *maladie de l'excellence* et la *maladie de l'exclusion* ; ce sont deux formes de maladie qui ont un unique principe : le problème de l'*irrespect* de la personne. L'*irrespect*, c'est la maladie de l'excellence ou sa source profonde. La maladie, c'est par exemple, lorsque l'entreprise me dit : « moi, je n'engage un homme que s'il tombe malade lorsqu'il échoue ». Un homme qui tombe malade de l'échec, la cause de son exclusion. Or on ne peut pas échouer ; c'est l'idéologie de la performance: ce que je veux, c'est le succès ; non seulement le succès, mais le record atteint et sans cesse à dépasser. C'est l'idéologie des Jeux Olympiques modernes, très éloignée de l'olympisme hellénique, d'ailleurs uniquement localisé.

Chez St Paul, celui qui court va chercher la couronne du vainqueur ; l'essentiel, c'est la victoire, non le record ! L'important pour lui n'est pas de faire un record, c'est de gagner, au sens d'un *accomplissement* de sa vie — non pas comme *dépassement* de la mesure ; alors que, précisément aujourd'hui, un véritable succès, c'est la *démesure*. Aujourd'hui, il faut se dépasser, alors qu'avant il fallait s'accomplir ; le bonheur se cherchait dans l'accomplissement alors que maintenant, c'est le bonheur qui se prétend dans le dépassement. Nous avons là une forme de théologie laïque, sans dieu, qui oblige à l'infini (comme indéfini), à l'excellence. La maladie de l'excellence, c'est donc cette brûlure qui provoque « cette grande fatigue d'être soi » parce que le soi en question est en recherche de lui-même jusqu'à l'indéterminé. Certes, face à cette sensibilité, il y a de nombreuses formes d'anesthésie : ainsi le recours aux déterminismes biologiques ou à l'inconscient et même aux astres. D'où la tentation de ne plus être une fin, mais un moyen ; l'homme aspire à n'être plus

qu'un moyen de mécanismes qui lui sont étrangers, pour se *reposer* du devoir d'être illimité ! Du devoir de se fabriquer sans cesse soi-même. C'est évidemment très grave.

L'autre maladie, complice de celle de l'excellence, c'est celle de l'*exclusion* et nous il faut bien en prendre la mesure, car, lorsqu'un chômeur tombe en désespérance, pourquoi tombe-t-il en désespérance ? Est-ce parce qu'il a perdu son travail ou parce qu'il ne peut plus rien faire d'autre ? Outre le regard de la société si vite déshonorant, il a perdu en lui le sens de sa respectabilité. Il n'est plus une fin mais un moyen, et pour retrouver sa dignité, il peut aller jusqu'aux extrêmes ; il peut essayer de faire sauter toute une classe et ses enfants. Rappelez-vous ce fait-divers tragique : cet homme, non pas un sauvage, mais seulement un homme au chômage, intelligent, cultivé. Il était patron, il a échoué deux fois, il a remonté son entreprise et il s'est dit : « je ne suis respectable que si j'ai une place ». Alors, à défaut d'avoir une place positive, ayant tout perdu une nouvelle fois, il se fait une *place négative* ; ne pouvant se faire une place dans la vie, il va se faire une place dans la mort. Il va donner sa vie en spectacle. Il va poser un acte qui oblige le respect, mais au sens où l'*admiration* évoque aussi l'*effroi*. Lorsqu'un philosophe comme Descartes dit à l'un de ses correspondants : « je trouve votre pensée admirable », cela veut dire : « elle est effrayante ». Il joue sur les mots. Il ne faut jamais baser le respect sur l'admiration. Cela ne doit pas être le noyau du respect.

En outre, Luther nous donne un bon usage du respect ou de l'irrespect dans notre prière à Dieu. Au fond qui sommes-nous pour prier Dieu ? Même si nous sommes totalement indignes — *irrespectables* —, il s'agit de Dieu, priez quand même... C'est le problème de tous les gens qui ont une démarche de guérison ; il faut qu'ils surmontent le déshonneur ou l'irrespect qu'ils ont à leur propre égard, le découragement, la destruction de leur image, la défaillance de l'excellence, cet *a priori* que je ne suis que ce que je fais, que ma prestation plus ou moins déficiente. Là se joue également le drame des adolescents aujourd'hui qui estiment qu'ils ne peuvent être quelque chose à leurs yeux et à celui de leur entourage, que s'ils réussissent un grand coup ou leurs examens. *Qui va attester que je suis respectable ?*

Là, nous touchons au fond de la question ; jusqu'à présent on a fait l'anthropologie du respect, mais là, une autre perspective s'invite. Qui peut attester que je suis respectable, sinon, d'abord, le regard de mes parents qui me respectent. Le père qui atteste l'existence du fils ; dans une certaine mesure, *nous héritons du respect*, nous héritons du regard respectueux à notre égard. On entend parfois un malade dire : « moi, je n'ai jamais été respecté dans ma vie ; mon père ne m'a jamais respecté » ; c'est vraiment un drame. St François d'Assise, quant à lui, a résolu le problème autrement. Il a accepté de rompre définitivement avec son père. Il disait : « je ne dirai plus Pierre Bernardone, mon père, mais je dirai : mon Père qui est aux cieux ». Autre forme de paternité : toute rupture avec une certaine forme de reconnaissance ou d'attestation peut être une occasion de s'ouvrir à autre chose, mais tout le monde ne peut pas faire cela, tout le monde n'a pas la force, les ressources suffisantes. Certes, les gens sont obligés aujourd'hui de s'auto-construire, puisque l'Eglise, l'Etat, l'Armée, l'Ecole ne construisent plus. Ils sont en défaillance comme la famille. Or il faut, à la fois, être attesté, affilié, face à l'origine de mon être qui est pure contingence, et puis être confirmé dans mon espérance ou mon aspiration infinie au bonheur.

On retrouve là cette Trinité abandonnée provisoirement au départ pour comprendre le *respect*. Comment la retrouve-t-on ? Par le Christ : car il est *Celui qui fait la synthèse, comme le respect en quelque sorte, entre misère et extrême gloire, entre déchéance et grandeur, abandon et destinée irrévocable*. C'est la Croix et la Résurrection, c'est-à-dire, le dénuement, la souffrance, le cri ou le silence douloureux, mais aussi l'ouverture, la Parole, ce

qu'on appelle le Verbe, le sens, mais pas le sens comme dans l'expression : « donner un sens à sa vie ». C'est grave de donner un sens à sa vie comme si ma vie n'avait pas déjà un sens auparavant, bien avant que je ne lui en reconnaisse un, ou prétende lui en délivrer un. Si je suis contraint de m'auto-construire sans nuance, cela veut dire que ma vie comme telle n'avait pas de sens. Or elle en a bien un, puisque je suis *attesté* par la paternité et confirmé par la force spirituelle qui m'anime. Il y a donc des sens plus fondamentaux qu'on ne peut pas maîtriser ; il y a des sens que l'on reçoit, que l'on ne peut se donner soi-même. Dans une certaine mesure, le Christ médiateur opère la médiation entre misère et infini – comme la *générosité* chez Descartes, ou précisément, le *respect* chez Kant.

Dans la théologie chrétienne, c'est le Christ qui est une sorte d'alliance entre la chair, ce que j'ai appelé le caractère, au niveau pratique, et l'aspiration liée au bonheur illimité de l'accomplissement : la vraie vie irrévocable. La survie sans la vérité attestée et confirmée, cela serait un cauchemar ; donc il faut une vie qui ait un sens plénier, et c'est précisément ce qu'on appelle le *logos*. Il faut respecter en nous la parole et la chair, car si je ne me respecte pas, je ne pourrai aider personne. Le respect de soi, c'est parce que nous sommes à l'image de Dieu et cette image de Dieu, à cause du Christ, a été rendue tellement intime à l'humanité que les droits de Dieu et les droits de l'homme, la dignité de Dieu, la dignité de l'homme, *le respect que nous devons à Dieu et celui que nous devons aux hommes*, est désormais *indissociable*. Il nous faut à la fois respecter Dieu et les hommes car, souvent, ceux qui ne respectent pas Dieu, ne respectent pas non plus les hommes, pas plus qu'eux-mêmes.

Dans ce langage, il y a une forme de sensibilité qu'il faut considérer à son juste prix et qui offre, précisément, une *forme d'éclairage christologique du respect*. Une petite remarque avant de conclure : il y a un aspect *sacrificiel* dans tout cela lorsqu'on doit écouter les gens. Mais il faut éviter tout de suite l'ambiguïté qui concerne le sacrifice et la perfection : elle ne doit pas être atteinte à son tour par la maladie de l'excellence, de la performance. Cela c'est l'idéal grec de la perfection : l'asymptote. *Notre écoute n'est pas un idéal à atteindre !* Dans la conception biblique et chrétienne de la perfection, le mot hébreu qui désigne la perfection n'est pas lié au mot *télos* qui veut dire « fin », serait-ce comme finalité jamais accessible. Le mot *télos* en grec veut dire aussi la *mort*. Or en hébreu et dans la tradition chrétienne, on a sans aucun doute le sens de l'*excellence* mais dans un sens bien différent. Non plus comme idéal qui recule comme l'horizon, et qui nous angoisse et qui nous mine ; idéal intégré aussi dans notre société, mais qui est contre-balancé par un autre élément : l'idée de perfection comme « tamim », c'est ce qui veut dire *complet* ; par exemple, on offre un agneau « en entier » à Dieu. Comme dans St Jean, le Christ est un agneau *parfait* parce qu'il offre *en entier* à Dieu, car il est sans défaut : on ne lui a pas brisé les os ! Il est intégral ; ça c'est l'idée de perfection dans le sens biblique. Un Don complet de soi...

Questions :

— Pourrait-on revenir sur la notion de *sacrifice* rapprochée de celle du *respect* ?

Respecter, c'est sacrifier à autrui, je veux dire apaiser sa colère, le soupçon de l'envie, de la jalousie, de l'injustice. On parle d'un sacrifice des lèvres, d'un sacrifice de louange ; ici, en ce qui nous concerne, c'est un sacrifice d'écoute. C'est neutraliser la colère, l'apaiser, l'orienter comme force structurante.

Cela veut dire aussi ceci : lorsqu'on se donne tout entier dans l'écoute, ce n'est pas le but (impossible ou illusoire) à atteindre, mais c'est quelque chose d'*intégral* qui est exposé dès maintenant ; non pas quelque chose que je veux conquérir, mais que je donne : la perfection n'est pas dans la conquête du futur (une guérison ou même un mieux hypothétique), mais dans le don actuel ; je ne veux pas atteindre quelque chose d'inaccessible, mais je veux accomplir un don et, dans ce sens-là, il y a sacrifice et là, c'est moi qui entre en rapport par autrui avec Dieu en y exposant tout : soit de mon bien, un agneau, soit de ma vie.

Dans l'écoute, nous donnons de notre patience, de notre temps pendant une heure ou plus : nous ne donnons un simple fragment, mais le tout dans le fragment. Nous donnons tout dans un certain laps de temps ! Et là, dans l'accueil, il y a quelque chose de la théologie de la grâce : je ne peux pas sauver par mon effort, guérir sans la grâce, avec la meilleure intention du monde, ma tension psychologique aiguisée, la psychothérapie la plus adaptée. Il faut rencontrer la personne, et pour cela, il n'y a pas de méthode ; il y a des méthodes pour rencontrer certains profils de maladie, certains profils socio-psychologiques, mais pas de méthode pour rencontrer la personne parce que, justement, on est devant le respectable pur et la loi et l'humanité dans la personne. Il faut un accès à la personne qui est de l'ordre de la gratuité. Dans le don qui se passe lors de l'écoute, il y a quelque chose de plus, un surcroît qui passe, irréductible à l'échange comme contre-don. C'est pour cela qu'il y a des gens qui peuvent guérir pour de *mauvaises raisons* ; par exemple, au cours d'une analyse, il y a des gens qui guérissent mais ce n'est pas parce que l'analyste a guéri la personne ; la guérison se manifeste à l'occasion d'une analyse mais le patient peut avoir guéri pour des tas d'autres raisons que la performance de la pratique analytique et de l'analyste ; ainsi le médecin peut guérir pour d'autres raisons que la compétence médicale.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à ce moment-là, la guérison apparaît : elle est impondérable. On s'aperçoit qu'on ne peut pas transformer quelqu'un en objet de guérison. *Lorsqu'on a quelqu'un au bout du fil, on ne peut pas le transformer en objet de notre bienveillance*, en objet de notre soutien, en objet de notre relation d'aide qui peut d'ailleurs l'enfoncer parce que, justement, il cherche à être soutenu pour ne pas découvrir en lui ce qui est respectable, indépendamment de moi et du jugement de valeur, qu'il soit positif ou pas. La valeur de la personne ne dépend pas de mon jugement, de ma bienveillance ou de ma charité.

— Comment apprécier le rapport entre amour et respect ?

Lorsque le respect s'impose, est-ce que l'amour est là dans toutes ses harmoniques ? Sûrement pas, mais le respect est souvent la lisière de l'amour, même s'il est parfois dépassable : par amour nous pouvons oser le déshonneur et l'irrespect. Sans cette puissance d'excès, il n'y aurait pas d'amour. Néanmoins, le respect reste souvent un allié de l'amour concret, et un élément qui reste impliqué dans son propre dépassement. En outre, le mot « amour » est tellement galvaudé qu'il siffle souvent à nos oreilles incrédules ; parfois il vaut mieux parler d'abord de « respect ». Et s'il faut respecter les pelouses, c'est d'abord parce qu'il y a le travail de quelqu'un derrière, son honneur ; il y a une dimension sociale essentielle, et c'est l'homme qu'on respecte dans la pelouse, non pas la pelouse, distincte artificiellement de la production des herbages. C'est d'ailleurs intéressant que l'on utilise le mot de « respect » pour quelque chose qui est de l'ordre de la convivialité (les pelouses sont d'ailleurs une invitation à la convivialité).

Néanmoins, si l'amour passe par la phase du respect, il ne vient pas de lui comme un *a priori* anthropologique et ne s'arrête jamais à lui, car il n'est pas entièrement déterminé par une valeur qui rende l'objet d'amour digne d'amour comme on peut juger un objet digne de respect ! Contrairement à l'amour sensuel et glacé qui prétend que l'amour surévalue son objet, l'amour véritable ne cristallise son objet que par un court instant d'enchantement, pour aller vers mieux : la singularité personnelle qui porte en elle toutes les qualités que l'on aime chez la personne aimée, non seulement parce qu'elles sont des qualités, mais parce que c'est elle qui les porte.

Certes, il est légitime d'en appeler à respecter la nature ou à respecter les animaux ; pourquoi ? Parce que le fond de la question, c'est que si je ne respecte ni la nature, ni les animaux, je ne respecte pas l'homme, et finalement, je n'ai que mépris pour Dieu. La fin absolue qui est l'humain ne sera pas respectée puisqu'elle est l'honneur de la création. Dès qu'on commence à prendre l'homme pour un moyen, même pour de bonnes actions, c'est grave. Regardez la cruauté de ce chômeur qui a pris une classe en otage. Quant à la télévision, elle dit ne pas vouloir montrer certaines images de violence, mais elle en parle, elle en montre certaines pour assurer son audience. On utilise la cruauté dans la publicité; l'image cruelle est manipulée pour la montrer à l'homme. Alors l'homme risque de n'être plus du tout la fin ; il est parfois un simple moyen, même dans les campagnes philanthropiques destinées à éradiquer le tabagisme ou la lèpre ! Dans l'Eglise, c'est pareil : on a torturé bien des hommes, sous l'Inquisition, pour leur faire avouer la vérité, pour le salut de leur âme ! Tout cela donc avec les meilleurs intentions et parfois même évangéliques, comme les croisades.

Moi, personnellement, j'admire la manière dont les gens luttent face à leurs souffrances par l'inventivité, voire l'affabulation ou le délire, pour s'en sortir, pour moins souffrir quelque part, même si cela encourage la perpétuation d'une forme de pathologie qui finalement prolonge la souffrance. Les gens n'arrêtent pas d'avoir des maladies pour souffrir moins, même s'ils soupçonnent les effets pervers, le risque d'aggravation ! C'est la force d'âme au quotidien. Cela rejoint l'exemple du sociologue qui, après enquête, parle de ces cadres habitués à l'excellence et qui tombent malades, car ils revendiquent soudain leur droit à la faiblesse, à tomber malades : ce sont des mécanismes de défense. C'est leur manière de dire *non* au principe d'excellence. La maladie, c'est aussi une forme de stratégie, de dramatisation, de mise en scène, de scénarisation des maux intolérables. Comme lorsque vous êtes à l'hôpital, vous ourdissez un scénario du bon médecin, de la bonne ou mauvaise infirmière : on ne reste pas dans son lit inactif. Même à moitié inconscient ou assourdi, on sent les mains qui passent sur le corps, on est encore sujet d'une activité respectable qui refaçonne tout l'environnement, et c'est fondamental.

— Qu'en est-il de la relation d'aide privilégiant la communication téléphonique ?

Je dirais que pour ceux qui font de la relation d'aide par téléphone, le respect est moins malaisé que lorsqu'on est en face de la personne souffrante : on n'est point parasité par les questions de la beauté, de la laideur, des manières, du déshonneur social ; en quelque sorte, la douleur est épurée. Il est vrai que dans la voix et les propos, vous devinez aussi la culture, s'il s'agit d'un alcoolique, le degré d'éducation, etc... Il y a bien le statut social de la voix..., mais quand on a décidé de s'accrocher à la voix, sans autre appui, c'est déjà qu'on est dans une logique de respect. Par ailleurs, la personne souffrante vous respecte déjà en vous téléphonant ; autrement, elle n'appellerait pas. Quelque part, pour elle, son initiative lui paraît meilleure que l'expectative et le mépris. Cela veut dire qu'il y a une certaine valeur mise de

votre côté. Rien que le mot « allo ! », c'est un évènement métaphysique et non seulement *phatique* (fonction de contact). Déjà vous êtes dans un évènement de communication entre deux êtres qui ne sont pas du tout faits pour s'écouter et s'entendre. Bien entendu, la volonté de guérir l'autre, c'est déjà suspect. Lacan nous a surabondamment appris qu'il ne fallait pas vouloir guérir quelqu'un ; comme il dit, dans une très belle formule : « *la guérison vient par surcroît* » On pourrait en dire autant pour la santé : vouloir la santé comme objet direct, c'est le meilleur moyen de la manquer, et réclamer une guérison comme l'effet direct d'une cause, c'est déjà se faire illusion, produire autre chose.

Produire la guérison, c'est vraiment employer l'homme comme moyen et non comme fin ; l'homme est un homme qu'il soit guéri ou pas, malade ou pas. Prenons, par exemple, ce garçon de 15 ans, qui a tué ses parents de 50 coups de couteau. Ce n'est pas un service qu'on lui rend de ne pas l'avoir jugé ; si on lui refuse le jugement, cela veut dire qu'il n'est pas un homme ; il est irresponsable. Bien sûr, il ne faut pas le condamner à des peines disproportionnées, mais au moins lui dire : « tu es un être humain, tu as une liberté, tu as eu des pulsions de colère... ». Il s'agit de reconnaître son passé. Il a au moins assumé le premier coup de couteau, même avec la conscience émoussée, avec l'intelligence aveuglée. C'est un très mauvais service de lui dire : « tu n'as pas de conscience, pas de liberté, mais tu es l'objet d'un mécanisme de pulsions. On va te soigner ». Qui ? Une loque psychique ? C'est chosifier l'adolescent : *poor thing* ! Pauvre adolescent de ne pas avoir été jugé. Il faut juger parce que le jugement suppose et révèle une liberté, une majorité ; c'est l'humanité *respectable* qui est là. Juger, ce n'est pas d'abord donner une peine, mais c'est un acte : reconnaître la liberté, la loi, l'honneur ; le jugement véritable suppose l'honneur et le respect. Cela encourage aussi d'entreprendre la démarche d'un certain changement de comportement. Celui qui écoute doit pouvoir non pas juger au sens de condamner ou de donner un avis plus ou moins autorisé sur tel ou tel comportement, mais au sens où son écoute est responsable de la parole qu'elle recueille !

— Qu'en est-il de la castration chimique ?

Cela touche aussi le problème de la castration chimique qui défraie la presse actuellement. C'est totalement utopique de se focaliser sur la castration chimique pour traiter le problème des perversions sexuelles. Les médicaments peuvent être une aide mais dans la *prise* même de médicament, *il faut un acte de liberté*, un assentiment. Certains prendront ces médicaments alors qu'ils n'en ont pas vraiment besoin, et les autres diront : « moi, je n'ai rien fait, je n'y suis pour rien », tout en refusant d'en prendre, en rusant avec la prise obligée ! Or dans la loi démocratique française, on ne peut pas imposer un médicament ; donc ces gens se passeront aisément de cette prothèse. Aujourd'hui, on a tendance à revenir en deçà de toutes les conquêtes de la psychiatrie, de l'analyse où le sujet est au centre : ce n'est certes pas la conscience, mais c'est un sujet, même s'il est assujéti à des forces latérales. Il y a une *vigilance* antérieure à la conscience explicite, mais qui est nécessaire pour l'émergence de la conscience, *vigilance* plus profonde ; ce n'est pas la conscience thématique. L'hypnose elle-même le montre, contre l'analyse qui la récuse ! On ne peut réduire l'homme, même en sommeil paradoxal, à des mécaniques de foire. Même dans le sommeil profond, il demeure une *vigilance* qui désire se faire respecter.

— Revenons à la question de l'écoute !

Centrons-nous d'abord sur l'impétrant, celui qui téléphone, sur l'appelant qui veut s'identifier à la personne qui écoute. Il y a des malades qui ne supportent pas l'excès de

bienveillance, y compris dans la seule voix, avant même son contenu : quand celle-ci est trop lointaine, je n'entends pas, et quand elle est trop proche, je n'entends pas non plus, elle n'est pas identifiable. Je me souviens d'un malade qui disait : « cessez avec vos cafés, vos biscuits, votre gentillesse, vos bavardages, je n'en veux plus ». Je rétorque : « très bien, mon ami, assieds-toi, ça va mieux ! » On a été insupportable avec notre bienveillance, il avait raison.

— Qu'en est-il à présent de l'agressivité dangereuse ?

L'écrasante majorité des gens que j'ai rencontrés et qui sont pourtant gravement souffrants ne me font pas peur. Et je n'hésite pas parfois à émettre des jugements, même au sens négatif, au sens sociologique ou affectif, car je suis persuadé que cela peut faire du bien dans certaines circonstances. Mais cela fait toujours du bien de prendre les gens comme des êtres libres.

De leur côté, ils disent parfois : « moi, je ne viens plus chez vous, il n'y a que des fous, des malades comme moi... ». Dans une certaine mesure, *le jugement est libérateur pour eux* et pour nous. D'ailleurs, quand on ne porte pas de jugement, on juge encore, d'une certaine manière, mais on juge d'une manière qui n'est pas blessante, pas directive. Enfin, c'est ce qui devrait être, c'est ce qui est visé lorsqu'on suspend son jugement public. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas là pour montrer le bon chemin ; on n'est pas des moralistes, des gourous, ni des thérapeutes professionnels avec pignon sur rue. Mais on est des *écoutants*, c'est-à-dire pas de simples caisses de résonance capable d'encaisser n'importe quoi n'importe comment.

On peut sans doute accepter certaines formes d'irascibilité de la part de l'appelant, comme la colère de Dieu dans *l'Ancien Testament*. La colère de Dieu aide le peuple de Dieu à s'identifier, à se structurer, c'est-à-dire qu'il n'est pas appelé à n'importe quoi. La colère même de ce peuple est liée à un certain sentiment de l'injustice. Comme dans le psaume : « Jusques à quand, Seigneur, cela va-t-il continuer ? J'en ai assez, assez... », et ainsi de suite. C'est la souffrance par rapport à la responsabilité, car, dans une certaine mesure, je peux accepter la souffrance qui est proportionnée à mon méfait ou à mes limites. Mais souvent, la souffrance est sans proportion par rapport à mon méfait, donc cela provoque une douleur en lien direct avec l'investissement de la liberté ; le malade se sent responsable d'une partie, mais pas du tout. C'est Job : « pourquoi est-ce que je souffre, alors que j'ai appliqué la Loi ? Pourquoi ai-je perdu mon troupeau, mes fils, ma santé ? Même ma femme m'injurie, mes amis me soupçonnent de vices cachés. L'épouse dit à Job : « Maudis ton Dieu, il te fait souffrir », et Job de répondre : « non, tu as mal parlé. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Que le nom du Seigneur soit béni ». Acceptons-nous le bonheur comme venant de Dieu ? Pourquoi n'accepterions-nous pas aussi le malheur ? On peut répondre : « je n'accepte pas ce degré du malheur au vu de la responsabilité réelle que j'ai de mes actes » .

C'est justement cela qui fait souffrir les hommes ; ils ne se sentant pas responsable de tout, cet excès du mal se traduit par une souffrance : « je ne comprends pas ». Même les prêtres et les prophètes ne comprennent pas. Les professionnels qui expliquent toujours tout ne comprennent pas. Donc, cette souffrance-là provoque la colère et la colère trahit soit le symptôme de la faiblesse chez quelqu'un qui est faible et qui veut se structurer face à l'écrasement, la désorganisation que produit la souffrance ; soit, c'est une forme de tyrannie. Donc lorsqu'un homme se met en colère devant vous, soit il exprime sa faiblesse et sa volonté de résister – si je sens sa volonté de se structurer –, soit c'est pour écraser le plus faible. Et il y a toujours une forme de faiblesse dans l'écoute. *Le respect se vit précisément comme la*

synthèse de cette faiblesse de l'écouter et de la volonté que nous avons de favoriser le désir d'accomplissement du malheureux. Le respect suppose la fragilité humaine et sa force d'appui. Ce n'est pas utopique. Le respect opère une synthèse dans les choses qui déchirent l'homme : son caractère, sa nature, sa pathologie, et son inspiration à l'infini qui est notre point commun. C'est cela qui va faire la communication entre incommunicables.

Sans prétendre aller jusque là où seul l'amour peut aller, le respect implique la forme de communication la plus fine : la prière. D'ailleurs, dans toute relation sociale en tant que sociale, se trouve au fond un : « je vous en prie » ou un « après vous ». Prier autrui ou Dieu, c'est une forme de respect de Dieu, La prière est à la base secrète de la relation sociale. Ainsi respecter la prière du *shabbat*, ce n'est pas rien : c'est respecter l'origine du monde contingent ; ce respect même n'est pas « contingent ». C'est Dieu qui a créé la nature, a ordonné la liberté (irréductible à la création) et respecte l'homme qui excède l'effet et le créé. Nous avons repris certains éléments de la fête du *shabbat* dans le dimanche et donc dans la fête de la résurrection, car la résurrection, c'est la création accomplie et justifiée. La mort n'aura pas le dernier mot et dans la résurrection, le respect de l'homme arrive à son accomplissement qui est la proximité de Dieu.

© Bernard FORTHOMME